

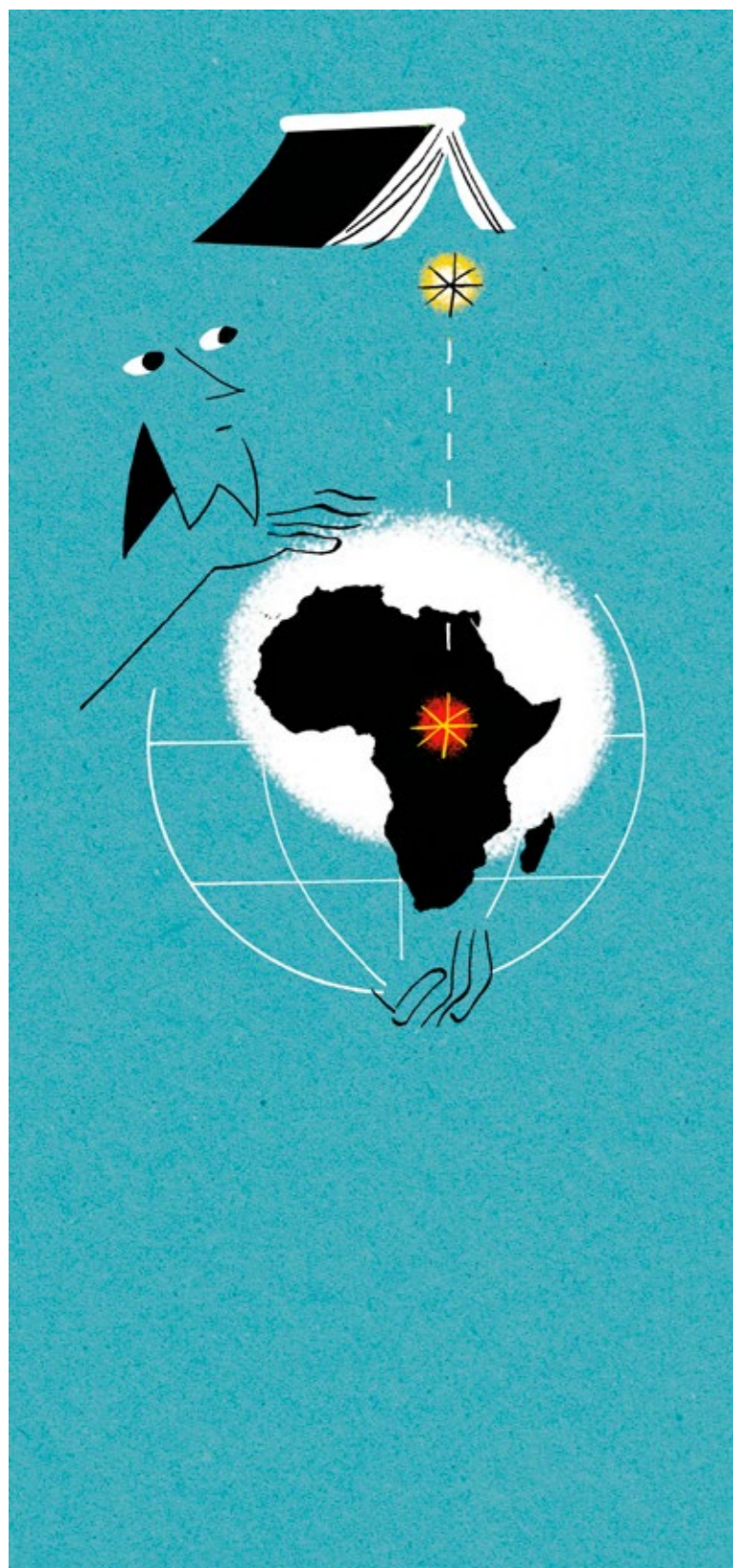
DAVID VAN REYBROUCK

Portrait d'un inconnu accroupi dans la neige

oïo
D'ici

ÉRIC DE MUYNCK
Illustration
FRANÇOIS GODIN

David Van Reybrouck défie les superlatifs. Ainsi, pour écrire Congo. Une histoire, il a travaillé sur son manuscrit entre quatre-vingts et cent heures par semaine pendant douze mois. Passons le nombre de cartouches d'encre et de rames de papier. Et les récompenses accumulées au fil du temps. Le risque : ne plus distinguer l'homme derrière l'œuvre. Seule solution : s'attaquer au monstre de papier et espérer pouvoir lui donner un visage.



C'est dit : David Van Reybrouck n'accorde plus d'entretien. Juré craché. Ma découverte de celui qui allait devenir l'intellectuel le plus courtisé du royaume de Belgique remonte à l'automne 2010. Commençait alors une époque étonnante où, sans cesse, le citoyen belge était sommé de s'expliquer sur le sentiment que procurait une vie dans les limites étroites d'un pays sans gouvernement. Le compteur tournait inlassablement et il fallait bien tenter de relever le menton, même pour un peuple peu enclin aux élans patriotiques.

« *La Belgique, ce petit pays
coincé entre un verre d'eau
et un bidon de gaz
moutarde* »

DIMITRI VERHULST

C'est à la faveur d'une gestion aléatoire des correspondances ferroviaires que je rencontrai Marc, archéologue et professeur à l'Université Libre de Bruxelles. À l'arrivée du train en gare de Sint-Joris-Weert (Vlaams-Brabant), nous enfourchions nos vélos pour passer la frontière linguistique et rentrer chez nous, à Nethen, célèbre notamment pour sa fête au cochon. Après quelques mètres passés côte à côte, Marc se détachait inexorablement pour bientôt ne me laisser voir de lui que son dos, au loin, sur la route qui mène à Hamme-Mille (Brabant wallon). Néanmoins, au cours de ces brefs échanges, nous évoquâmes un jour David Van Reybrouck dont Marc avait aidé à superviser le mémoire de fin de licence en archéologie (un travail consacré à l'archéologie théorique et son apport pour la recherche sur les chasseurs-cueilleurs entre 1960 et 1990). À une occasion, je ne sais plus laquelle, Marc me refila un pavé de 700 pages intitulé Congo. *Een geschiedenis*. Du haut d'une étagère, Papa Etienne Nkasi, repris en couverture du bouquin, m'observa pendant de longs mois,

derrière ses grosses lunettes à verre épais, me rendant chaque jour un peu plus coupable.

Deux ans plus tard, ayant enfin lu *Congo. Une histoire*, me vint l'envie d'écrire le portrait de l'auteur. Je me tournai naturellement vers Marc. Il me promit son soutien et, sans faute, lui transmettrait ma demande. Départ en vacances. Deux semaines plus tard, sur une plage de Miami, mon Smartphone vibre sur ma serviette de bain.



De : Marc

5 janvier 2013
11:40

A : Eric

RE : Portrait de David Van Reybrouck

Cher Eric,

Je viens de recevoir une réponse de David. Malheureusement, il se sent vide et épuisé après les centaines d'interviews qu'il a données l'année passée, un peu partout dans le monde. Il veut se concentrer sur d'autres choses pour l'instant.

Avec toute mon amitié,

Marc



Monstre de papier

Je tentai alors de me bricoler vite fait une posture à la Oscar Wilde : « Je ne rencontre jamais l'auteur dont je dois faire le portrait : on se laisse tellement influencer... » Et, l'ego remis d'aplomb, vint la compassion : imaginez une seconde notre homme, les yeux injectés de sang par deux années ininterrompues de séances photos. De rencontres à toute heure où il est interrogé sur ses goûts musicaux, ses lectures du moment ou ses auteurs fétiches, son adolescence en classe de grec (de laquelle il garde une vraie affection pour Sophocle et les classiques de l'Antiquité), ce qu'il pense de la communication non violente, de Bart De Wever, de...

Plutôt que dans son atelier du quartier de Cureghem à Anderlecht, je m'étais déjà imaginé notre rencontre à la cafétéria de la piscine de la place du Jeu de Balle, au cinquième étage, ou à La Péniche, café du quai au Bois à Brûler, ouvert dès six heures du matin (jadis dès quatre heures) au-dessus duquel il a vécu huit années durant. Et pourquoi pas le café de Marie-Jeanne, un dimanche de Tour des Flandres ?

Il y a également ces lieux assignés par son ami photographe Stephan Vanfleteren pour l'écriture des commentaires de son album de photos *Belgium* : nous aurions ainsi pu nous retrouver au pied de la statue de Léopold Ier à La Panne ou accoudés devant la Friture Achille à Cheratte (si tant est qu'elle existe encore). Sinon, déambuler côte à côte dans le cimetière de Dampremy ou à Ixelles, à proximité de la chaussée de Wavre, du côté de feu l'hôtel « Le Berger », pour y visiter la chambre 94.

« Le Berger » fait en effet partie de ces lieux à épingle pour qui s'attacherait à élaborer une cartographie intime de David Van Reybrouck. Dans ses leçons sur la littérature, Vladimir Nabokov proposait à ses étudiants d'appréhender les romans d'Austen, de Dickens, de Proust ou de Gogol en dessinant les lieux de l'action. « Le bon lecteur doit avoir envie de visualiser la disposition d'un wagon de chemin de fer Moscou - Saint-Petersbourg comme il y a cent ans. » J'ai d'ailleurs toujours pensé que certains passages



des livres de David Van Reybrouck pourraient se lire à profit avec l'aide de Google Maps, que ce soit pour contempler le « panache du Congo », ce phénomène océanographique décrit dans les premières pages de son opus majeur, ou bien encore, tel un ibis, pour survoler Kinshasa ou la forêt dense et interminable de l'Est du pays.

L'hôtel « Le Berger », au moment où David Van Reybrouck le visite, c'est-à-dire avant qu'il ne soit remis au goût du jour (ce que l'on peut déplorer), était « interdit aux mineurs et aux femmes de mœurs légères ». L'hôtel avait deux ascenseurs, pour éviter que les clients ne se croisent. « *Le nombre de fonctionnaires qui téléphonaient d'ici pour dire qu'ils avaient raté leur train est innombrable.* » Couvre-lit à carreaux. Bidet en faïence. Pur Art déco. C'était un hôtel de rendez-vous. « *Un couple originaire de Knokke est venu ici pendant des années. Ils étaient mariés, mais la femme venait toujours une demi-heure plus tard, et son mari ne savait pas comment elle serait habillée.* »

C'est une des constantes de l'œuvre de David Van Reybrouck – et par œuvre j'entends aussi bien ses livres que ses initiatives citoyennes comme le G1000 – à savoir : sauver de l'oubli, faire entendre des voix inaudibles, porter le regard là où il ne se pose généralement pas.

Ayant donc écarté l'idée d'une rencontre avec l'être de chair et de sang, je décidai de m'attaquer à ce monstre de papier, non seulement constitué de son travail d'écrivain, mais aussi de tout ce qui a pu être écrit à son propos, et partir en quête d'un visage.

Tout oser

Ce qui saute aux yeux, de prime abord, chez David Van Reybrouck, c'est la diversité de ses écrits. Il l'a dit, en interview à la télévision néerlandaise ou dans *Le Fléau* : il n'aime rien tant que le défi d'écrire pour les quatre grands genres que sont la prose, la poésie, l'essai et le théâtre. Et, si possible, en mixant le tout. Évoquant Eugène Marais, auteur sud-africain et possible victime d'un plagiat de Maeterlinck, il écrit d'ailleurs : « Quelqu'un qui tente de réconcilier des mondes aussi invraisemblables que la poésie, le journalisme et la science, ne peut de toute façon que faire battre mon cœur un peu plus vite que d'habitude. Il se livre à un véritable jeu d'échecs simultané avec ces trois vertus aristotéliennes que sont le Beau, le Bien et le Vrai. » Voilà pour le fil à plomb. Le métier viendra ensuite, depuis les premiers textes pour la revue de son école d'Assebroek, dont il a été le rédacteur en chef, ses essais d'archéologie (science pour laquelle il créa également une revue, *Archæological Dialogues*, aujourd'hui éditée par l'Université de Cambridge), ses articles de presse (pour *De Morgen*, *Knack*...) avant de publier œuvres théâtrales ou non-fictions littéraires qui le rendront célèbre.

Il ose tout. Déjà à l'université, il n'a pas vingt-deux ans qu'il écrit à Dieu. À cette époque, pour les archéologues, Dieu a un nom et il s'appelle Ian Hodder, le père de l'archéologie post-processuelle.

Ses professeurs, leurs assistants, n'en reviennent pas et il se fait un nom. « *David Van Reybrouck ? Oui, tu sais, c'est l'étudiant de 2^e licence qui a écrit à Ian Hodder.* » La lettre date du 20 janvier 1993 et est adressée au Département d'Archéologie et d'Anthropologie de Cambridge. Elle figure en annexe de son mémoire de fin de licence. Et dans cette lettre d'un étudiant à son maître, alors que les conventions voudraient qu'il se conforme avec déférence au style académique stricto sensu, David Van Reybrouck cite un poème de W.H. Auden : « *Guessing is always/ More fun than knowing.* » Et de conclure, dans la perspective où il devrait rencontrer Hodder dans le cadre d'un master en World Archeology auquel il postule (qu'il finira par intégrer la même



année) : « *So, maybe then I'll have the opportunity to discuss with you all my remaining questions... so that other ones arise and arise. And this until eternity.* » Proposer à Dieu de débattre jusqu'à l'infini... Il ose tout, je vous dis !

Plus incroyable encore, le jeune homme reçoit une réponse le 18 mars 1993. Dans la plus pure tradition de l'université britannique, le professeur, tout au long de sa lettre, lui martèle à propos des hypothèses soulevées par l'étudiant : « *Évidence ! Évidence ! Évidence !* » La leçon portera ses fruits. Mais dans le domaine littéraire, puisqu'il fera le choix - répercussion d'un séisme personnel - de mettre un terme à une carrière académique prometteuse.

Un homme de styles

Si l'écriture est un métier, certains écrivains y viennent par l'entremise d'une autre profession, qu'ils n'oublient jamais vraiment et qui force leur style et leur regard. Il y a les chimistes, comme le Primo Levi du *Système périodique*, livre dans lequel l'auteur italien classe ses souvenirs dans l'ordre des éléments du tableau de Mendeleïev ; les mathématiciens (Raymond Queneau, par



exemple, et ses exercices formels) ; les médecins (Louis-Ferdinand Céline, d'ailleurs plus hygiéniste que médecin, observateur de nos turpitudes humaines) ; ou les diplomates (Morand, Gary, Claudel, grands voyageurs portant beau). Il n'est finalement donné qu'à quelques élus – les plus talentueux ? Les plus opiniâtres ? Les plus intrigants ? – de pouvoir vivre de leur plume, les autres étant contraints d'allier leur vocation d'écrivain au métier qui fait bouillir la marmite.

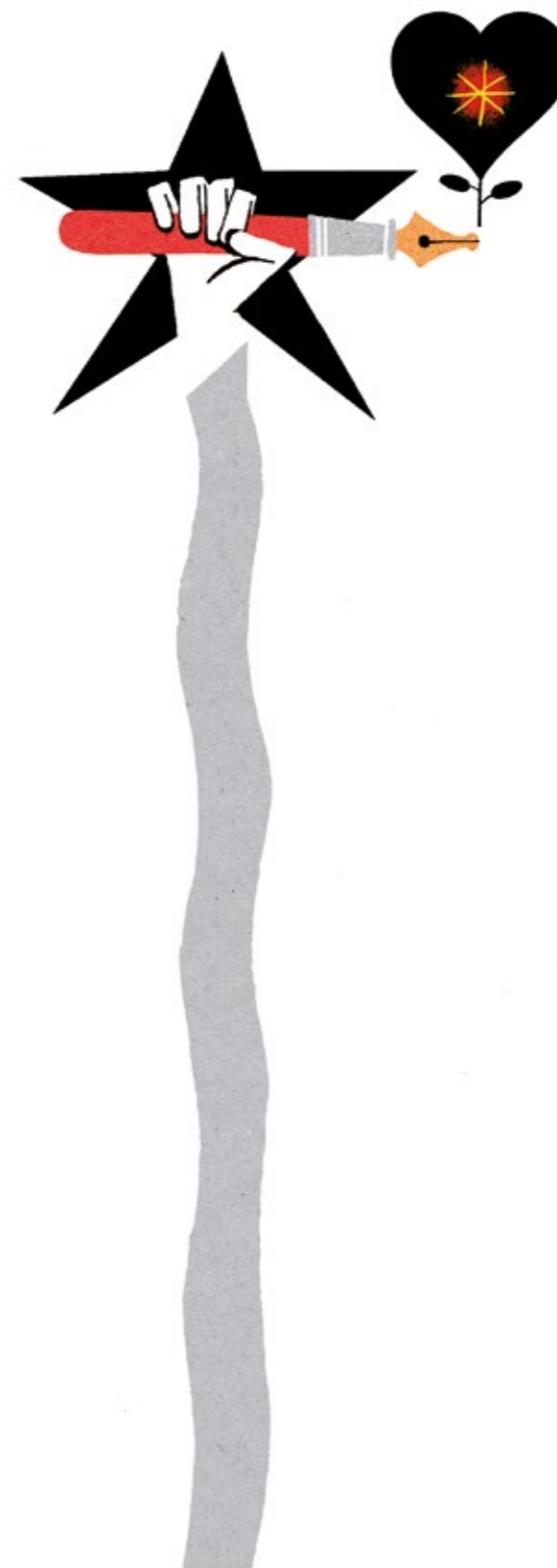
David Van Reybrouck est donc archéologue et si la poésie, comme nous l'avons vu, a pu parfois fertiliser ses travaux scientifiques, l'inverse est également vrai. Ainsi, comment se serait-il intéressé aux termites comme thème littéraire s'il n'avait tout d'abord étudié ces insectes pour sa thèse doctorale à Leyde ? Cela donnera *L'Âme des Termites* pour le théâtre et *Le Fléau*, sa première œuvre de non-fiction littéraire où, alors qu'il termine sa thèse, David Van Reybrouck prend le prétexte d'un éventuel plagiat du prix Nobel de littérature Maurice Maeterlinck pour partir au cœur de l'Afrique du Sud d'après l'apartheid. Comment se serait-il donc intéressé à l'Afrique s'il n'avait participé aux campagnes de fouilles de son professeur Piet Vermeersch, dont le frère était missionnaire au Congo, ce qui, en bout de course, donnera *Mission* ?

Tout a été dit de Congo. Une histoire, rangée facilement au rayon de la « non-fiction littéraire » aux côtés de Ryszard Kapuściński, Robert Hughes ou Barbara Tuchman. Il y a pourtant plusieurs livres dans le livre, plusieurs auteurs aussi, capables d'analyser l'Histoire froide et lointaine, mais aussi l'Histoire chaude, actuelle et, par définition, insaisissable.

Comme l'écrit Simon Leys dans *Orwell ou l'horreur de la politique*, « La vérité des faits ne saurait exister à l'état pur. Littéralement, il faut inventer la vérité. » David Van Reybrouck emploie plusieurs techniques pour y parvenir. Il y a tout d'abord, cela va sans dire, l'archéologue et l'historien, celui qui décrit de manière brève le début de l'histoire et les révolutions qui se sont produites au cours des 90 000 premières années du Congo. Le poète, bien sûr, mais aussi l'amateur de musique congolaise relatant en détail le combat entre les stars locales que sont Werrason et Mpiana.

Si David Van Reybrouck manie la géopolitique et les cartes de géographie pour décrire le conflit dans l'est du Congo, il se fait grand reporter quand il part interviewer Laurent Nkunda, ancien pasteur d'une Église pentecôtiste du Kivu devenu général rebelle. Des pages haletantes où, accompagné de deux rastas, il traverse barages et no man's land pour arriver au fondateur du Congrès national pour la défense du peuple, « le charme et la terreur réunis. »

Dans ses techniques d'écriture, il y a aussi quelque chose du réalisateur de cinéma. Ainsi, dans le chapitre intitulé « Toujours servir. La folie d'un maréchal (1975-1990) », il applique avec brio le fondu/enchaîné et le flash-back pour mettre en exergue l'isolement du pouvoir et cette fin tant redoutée. « Dans la solitude de sa toute-puissance, Mobutu regardait fixement le téléviseur. » Il articule adroitement les événements : l'effondrement du bloc soviétique, le lancement d'une fusée dans la vallée de la Luvua, les guerres du Shaba, l'endettement et les politiques néolibérales d'ajustement structurel, les mots de la CIA : « Mobutu is a bastard, but



at least he is our bastard », le tout pour décrire les stratégies du Maréchal pour se maintenir à la tête du Congo, parfois en usant de véritables sophismes à l'endroit de ses alliés occidentaux : « Si nous imposons, chez nous, par la force, un système de démocratie à l'occidentale, c'est alors que nous ferions de la dictature. » Mais les images qu'il fixe sur son écran télé, auxquelles David Van Reybrouck revient en fin de chapitre, illustrent une fin qu'il redoute : « Le sang s'écoulant de la tête. Le bas du corps rappelant celui d'un pantin. Les images hivernales de la Roumanie hantaient l'esprit de Mobutu. »

Et toujours cet art de capter des voix oubliées ou simplement ignorées. Celle de Vladimir Drachoussoff, l'un de ses héros, n'est pas la moindre. Jeune ingénieur parti au Congo au début de la Seconde Guerre mondiale, il est l'auteur, sous le nom de plume de Vladi Souchar, d'un journal visionnaire dans lequel il s'inquiète des forces centrifuges que l'affaiblissement de l'Europe pourrait déchaîner. Nous sommes en 1940 ! « Que sommes-nous venus faire ici ? "Civiliser" au nom d'une civilisation disloquée et qui ne croit plus en elle-même ? (...) Beaucoup de coloniaux n'y pensent même pas aujourd'hui [à l'indépendance du Congo], alors que notre colonisation sera moins jugée par ce qu'elle aura créé que par ce qui restera lorsqu'elle aura disparu. »

Voyage à l'intérieur de soi

Tapez « David Van Reybrouck » dans un moteur de recherche et vous vous retrouverez en une fraction de seconde avec 168 000 références. Une fois lues les dizaines d'entretiens et d'articles, après avoir visionné les vidéos ou écouté les émissions radio qui lui sont consacrées, les mêmes questions resurgissent ad nauseam : pourquoi l'Afrique ? Comment expliquer ce succès ? Et le nombre d'exemplaires vendus, notamment aux Pays-Bas ?

Dans *Belgium*, album de photos en noir et blanc de Stephan Vanfleteren, David Van Reybrouck interroge son ami sur sa vocation. « Vers mes huit ans, je suis allé en vacances à Rouen avec mes parents. Dans une vieille galerie marchande, j'ai vu un clochard assis en tailleur. Il n'avait qu'un œil. Il n'y avait pas de cicatrice, la paupière n'était pas soudée. Là où il y avait un œil, il y avait maintenant... Comment dire ? Un trou ? Un vide ? Une grotte ? L'orbite ? Cette image est restée gravée en moi. Peut-être que cet homme a décidé de ma vie. »

J'ai longtemps pensé que la volonté de rompre avec le silence avait décidé de la vie de David Van Reybrouck. Dans *L'Âme des Termites* et dans *Congo. Une histoire*, il évoque cet événement lié à la Sécession katangaise lors de laquelle, le 3 janvier 1963 à Jadotville, son père prostré derrière la vitre de son appartement, avait vu une fusillade éclater en direction d'une Coccinelle VW. Deux des quatre passagers y laissèrent la vie. Dire. Éviter l'oubli.

Aujourd'hui, je pense, en parcourant le gros classeur d'archives que Marc m'a confié, que c'est plutôt l'absurdité qui a été aux commandes.

Février 1998. Une photo de l'agence Reuters apparaît dans les pages du Nieuwsblad, comme de plusieurs autres journaux. Sa légende : « Een rouwende man in het Italiaanse Cavalese steekt een kaars aan op de plaats waar de cabine dinsdag neerstortte ». La scène se passe dans le Val di Fiemme, au nord de l'Italie.

Un soir, je passe boire un thé chez Marc. Je lui montre rapidement la photo de l'article. Il confirme. Il s'agit bien de « David ».

Je m'approprie cette image et vois désormais dans cet homme en deuil accroupi dans la neige, au milieu de débris métalliques, de câbles arrachés et de gants de ski, qui dépose une bougie allumée dans un photophore rouge, les traits d'un David Van Reybrouck de 26 ans. Celui d'avant la déferlante médiatique. Celui dont je venais de lire le gros de l'œuvre. Chaussures à boucles, petites lunettes cerclées d'or, veste à col en peau de mouton. Je zooms sur ce cliché. Il m'offre un visage. Plus évocateur encore que ce visage en larmes à la fin du G1000. Que celui, attentif, face à ses interlocuteurs congolais. Que celui, impassible, la tête posée sur une machine à écrire, dans son atelier de Cureghem.

À l'époque, c'est un parfait inconnu. Le mardi 3 février à 14h13, un avion de combat américain faisant partie des forces de stabilisation de la paix de l'OTAN en Bosnie-Herzégovine, a rompu lors d'un vol à basse altitude le câble d'une cabine de téléphérique. Elle est précipitée dans une chute de près de cent mètres. Parmi les vingt passagers, cinq amis proches de David Van Reybrouck. S'il avait mieux skié, sans doute aurait-il été des leurs. Le soir, il fera le siège de la réception de l'hôtel où il loge pour obtenir des nouvelles de l'hôpital. La téléphoniste est en ligne. Elle finit par lui répondre : « Sie sind alle tod. » Tous morts. « ... by the reckless use of war machinery in a conflict of ethnic aggression », écrira-t-il dans un hommage à l'un de ses amis disparus dans l'accident.

Au moment de boucler, je fais relire mon texte par Marc. Soudain, il est moins sûr de lui, va jusqu'à contacter David Van Reybrouck. Le verdict tombe : « Il n'est jamais allé se recueillir sur les lieux du drame. »

David Van Reybrouck l'a souvent dit : ses moteurs pour écrire sont l'indignation et l'émerveillement. Dans ce cas,

le drame de Cavalese a représenté pour lui le point le plus haut de cette indignation. Perdre des amis proches. Devoir annoncer leur mort à des parents endormis. Au point de faire pour lui le choix de devenir écrivain. Totalement. Seul titre désormais sur sa carte de visite.

Toute réflexion faite, il restera à mes yeux cet homme en deuil accroupi dans la neige, indigné, prêt à relancer les dés et jouer sa vie. Cette photo invente une vérité.

Après cet accident, David Van Reybrouck a en effet pris conscience des choix qu'il avait résolument à faire et qu'il ne lui fallait pas remettre ses ambitieux projets d'écriture pour la pension. Il le fait d'ailleurs dire par son personnage, le Père Grégoire, dans *Mission* : « Choisir est douloureux, il faut renoncer à beaucoup de choses. Mais une fois que le choix est fait, tout est clair. Pour vivre plus, il faut laisser mourir quelque chose. » Il y aura aussi désormais cette volonté d'aller au plus profond de soi-même. Dût-il affronter ce voyage en solitaire. Est-ce dès lors étonnant s'il aime particulièrement le Camus de *La Peste* et cette citation du philosophe, dramaturge et journaliste français : « Il faut être un saint sans Dieu. »

Eric De Muynck

Illustration : François Godin



42 années D'EXISTENCE

1971

11 septembre
Bruges

Naissance dans une famille catholique. La famille vit dans une maison modeste, où l'on croise un tam-tam, deux masques. Et un chien, Mbwa (qui veut dire chien, en swahili). Voilà pour les rares évocations du Congo. Son père est ingénieur, sa mère professeur de dessin. Il en gardera un goût prononcé pour l'art figuratif, et partant, en matière d'écriture, pour les descriptions.

1986

Adolescent, sa chambre donne sur les champs. Il publie des poèmes dans la revue de sa ville d'origine, Assebroek, à dix minutes à vélo du centre de Bruges.

À la fête qui suit l'octroi de son titre de docteur (2000), son frère Tomas, psychologue spécialisé dans la dépendance aux drogues, décrira son frère comme un type normal dans l'adolescence. Qui lisait des bandes dessinées. Pas foncièrement intelligent.

1993

Université de
Cambridge

Découvre l'Internet. Premiers mails. Qu'il lui arrive de conclure par cette formule :

« *With Love Witloof* »

1995

11 novembre,
en route pour Paris.
Dans une station
essence

Il tombe sur les unes du Monde, de Libération, du Guardian. Elles affichent toutes une photo de Ken Saro Wiwa, l'auteur de « Petit militaire », ce roman écrit en « anglais pourri » contant la plongée d'un adolescent dans l'absurdité de la guerre au Nigeria (1967-1970). Pendu la veille sur ordre du gouvernement de Sani Abacha, il était l'auteur de « l'un des grands chefs-d'œuvre de la littérature africaine » (William Boyd). L'indignation comme moteur de l'écriture.

1998

Mars
À la mer du Nord

S'isole pour écrire un article qui paraîtra le 11 avril dans De Morgen sous le titre *Een kijkoperatie in vriendschap* sur le drame de Cavalese.

2000

19 décembre
14h15
Université de Leyde

Défend sa thèse *From Primitives to Primates*. Elle est dédiée à Bekie (Stefan Bekaert), Hadewich, Stefan, Rose-Marie et Sebbe, « *die stierven in de sneeuw*. »

2001

10 septembre

Publie son premier livre. La veille du 11 septembre. La veille de son trentième anniversaire.